

CHAPITRE I

Enfance

CATHERINE GRENIER : Raconte-moi ton premier souvenir...

CHRISTIAN BOLTANSKI : Mes premiers souvenirs doivent remonter à l'âge de quatre ou cinq ans. Il y en a un, par exemple, dans lequel je suis assis sur le comptoir d'une douane et mon père parle. J'ai la vision très précise du lieu, mais sans explication concernant ce lieu. Ce qui est beau, dans les premiers souvenirs, c'est ce mélange de netteté et de confusion. Mais, comme on le sait, les premiers souvenirs sont presque toujours inventés – la plupart de mes souvenirs d'enfance sont des souvenirs qu'on m'a racontés. Je pense que les souvenirs très anciens correspondent toujours à un sentiment, ce sont des visions très détachées d'un contexte. Les rêves fonctionnent aussi comme ça. Les rêves, c'est : « J'entre à la pharmacie et la pharmacienne me dit : Voulez-vous une baguette de pain ? » On aura une vision très précise de la pharmacie, avec quelque chose qui ne correspond pas exactement à la réalité. C'est ce qu'a utilisé le surréalisme... Malheureusement, je ne vois pas ce que ça peut représenter pour mon travail, parce que je ne rêve pas !

J'ai peu de souvenirs vraiment précis. Comme j'ai vécu toute mon enfance dans le même lieu, rue de Grenelle, j'ai des souvenirs de cet endroit, mais que je ne peux pas dater. Si j'avais changé de ville ou quelque chose comme cela, ce serait différent... J'ai des souvenirs de petit enfant, de matins de

Noël avec plein de jouets. J'ai des souvenirs de ma grand-mère, elle habitait dans un appartement mitoyen au nôtre et je dînais souvent avec elle. J'ai des souvenirs de rituels, j'avais par exemple un rituel très précis avec ma grand-mère, qui a duré très longtemps, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à sa mort : chaque soir elle devait m'embrasser sur la tête et je ne devais plus voir son visage jusqu'à ce que j'aie me coucher. Si jamais je revoyais son visage, il fallait qu'elle me ré-embrasse à nouveau sur la tête. Elle ne le savait pas, naturellement, c'était une chose intime, vraiment intime. J'ai aussi des souvenirs effrayants, qui sont réels : je n'allais pas à l'école, j'avais une horreur profonde d'aller à l'école, et j'ai des souvenirs vraiment terribles, le souvenir de hurler dans la rue, de m'accrocher aux réverbères, qu'on me traînait... Des choses terrifiantes, des souvenirs de fuite de l'école, de pleurs constants ! Mais est-ce que, là encore, ça ne m'a pas été raconté, c'est très difficile de savoir. J'ai aussi le souvenir d'une école – j'ai fait toutes les écoles possibles et imaginables, payantes, bourgeoises –, située boulevard Saint-Germain, où on m'appelait « le petit rabbin »...

Il est certain aussi que je me souviens depuis toujours de la honte d'être juif. De mon désir d'être français, plutôt prince, et de la honte très grande d'être juif, ce qui était une chose à cacher, dangereuse et vraiment pas bien. Je n'aimais pas du tout quand ma mère m'emmenait dans le quartier juif. On avait des amis très judaïsants, et quand on allait chez eux, ça me déplaisait énormément.

C. G. : Est-ce qu'on t'appelait « le petit rabbin » à cause de ton apparence physique ?

C. B. : Je pense que c'était à cause de mon nom, mais aussi de mon apparence physique, tout cela devait être lié. J'étais très différent des autres. J'étais déjà très sale quand j'étais jeune,

on se lavait très peu à la maison, c'était une coutume, et on s'habillait très mal, j'avais des cheveux noirs crasseux... Je n'avais aucun copain et les choses dans ma famille étaient assez compliquées. Par exemple, on ne marchait jamais seul dans la rue. Mes parents m'emmenaient à l'école et m'attendaient à la sortie. Ce qui a duré jusqu'à ce que j'aie à l'académie Julian: je devais avoir vingt ou vingt et un ans, et quelqu'un m'accompagnait. Quand on est enfant, comme les enfants sont très conservateurs, on a plutôt honte qu'on vienne nous chercher. J'avais honte de mes parents, honte de ma mère qui ne pouvait pas faire un pas. Elle ne pouvait pas marcher, on la portait toujours plus ou moins. En même temps, c'était une femme très remarquable et très active: on allait au restaurant constamment, on faisait des voyages. Elle était écrivain et elle m'emmenait chez les éditeurs; à l'âge de cinq ans, je me souviens que je jouais aux petites voitures chez Plon. Très jeune aussi, elle m'emmenait à la Maison de la radio... Mais en même temps, forcément, quand on arrivait dans un endroit, tout le monde se retournait. Elle disait: « Mes enfants sont mes cannes. » Pendant très longtemps, à gauche, mon bras était toujours plié, pour l'aider...

J'avais un sentiment de différence, qui est d'ailleurs, je pense, lié au sentiment d'artiste. On était dans une famille remarquable, intellectuelle, ma mère était très proche de ce qu'on appelait la bohème de Saint-Germain-des-Prés. Celui qui nous servait vaguement de nourrice était un grand poète homosexuel avec une grande cape et les cheveux longs... C'était un contexte un peu marginal. Pourtant, nous vivions dans un cadre bourgeois, mon père était médecin, mais il y avait en même temps quelque chose d'un peu bizarre. Et j'avais ce désir, qu'ont les enfants bêtes, d'avoir de vrais parents, pas extravagants, de ne pas être juif, d'avoir une vie plus normale.

C. G. : Quelle était l'origine de ta mère ?

C. B. : Elle était corse et chrétienne, de bonne famille. Mon grand-père était un catholique de gauche, avocat à Rennes, sans un centime. Il ne mangeait, comme gâteau, que des rognures d'hosties, parce que ce n'était pas cher ! Comme les hosties sont rondes, il reste des morceaux... Tout ça se passait dans un monde relativement bourgeois, mais totalement en ruine. Ma mère avait sept sœurs et un frère, et mon grand-père l'avait plus ou moins vendue à une dame riche : il l'avait fait adopter de son vivant. Ma mère a beaucoup souffert dans son enfance, d'abord parce qu'elle retournait pendant les vacances voir sa famille, où ses sœurs la détestaient parce qu'elle avait de beaux habits – elle était riche et ses sœurs vivaient dans une grande pauvreté – et aussi parce que chez sa « marraine », comme on disait, elle était considérée un peu comme la parente pauvre, elle avait un statut ambigu, les domestiques la maltrahaient... Cette marraine était pourtant quelqu'un de très bien, elle était écrivain. Mais ma mère a très mal vécu sa situation, elle était déclassée de son milieu bourgeois d'origine, parce que adoptée. Sa marraine est morte quand elle avait dix-huit ans. Après cela, elle a fait sa médecine et elle a rencontré mon père, qui était chef de clinique. Ils se sont mariés deux mois après, au scandale général. Sa famille qui, à ce moment-là, l'avait retrouvée était très mécontente qu'elle épouse un juif. Et puis le mariage s'est tenu à l'église à minuit, et apparemment ma grand-mère paternelle s'est très mal conduite : elle s'était dit qu'elle devait être accompagnée et elle était donc venue avec un colonel, dont tout le monde a pensé que c'était son amant... Son nom était faux – le nom des juifs était toujours faux –, ses papiers étaient faux (ma grand-mère ne savait pas son âge). Donc, tout ça a fait un petit scandale dans la

famille de ma mère. Ensuite, mes parents ont eu mon vieux frère, Jean-Élie, et, un an après, ma mère a eu une polio. Après cela, elle ne pouvait plus marcher.

Longtemps après, il y a eu la guerre. Mes parents ont divorcé, intentionnellement, mais un vrai divorce. Parce que mon père a très vite compris que ça irait de plus en plus mal pour les juifs. Un soir, ils ont fait semblant de s'engueuler horriblement, ils ont fait claquer la porte et ma mère a caché mon père sous le plancher. Il est resté un an et demi dans une cachette, entre deux planchers de la maison. Il sortait de temps en temps – la preuve, c'est qu'ils m'ont fabriqué! Mon frère Luc, qui a cinq ans de plus que moi, ne savait pas qu'il était là, il pensait que son père avait disparu et il était très malheureux de cette disparition. Alors que son père vivait au-dessous de lui. Ma mère a pu garder le secret grâce à l'aide de mon vieux frère, Jean-Élie, qui avait douze ou treize ans et qui a tout pris sur lui. C'était une chose très lourde pour un enfant, de devoir constamment guetter pour voir s'il n'y avait pas la police...

C. G. : Ton père, avant cela, était-il un juif pratiquant ?

C. B. : Mes grands-parents paternels ont quitté la Russie en partie par désir d'abandonner le judaïsme. Ils voulaient venir en France pour s'affranchir, vivre la liberté. Il y a toute une histoire sur le départ de ma grand-mère et de mon grand-père. Mon grand-père est mort tout de suite de la tuberculose, en travaillant à la chaîne. Ma grand-mère, qui était vraiment remarquable, est devenue infirmière pendant la première guerre et elle a été une des femmes les plus décorées parce qu'elle avait sauvé tout un hôpital. Quand mon père a eu dix-sept ans, elle l'a fait s'engager à la guerre, en lui disant : « Si tu ne reviens pas avec la croix de guerre, tu n'es plus mon fils ! » C'étaient donc

des gens qui avaient un très grand désir d'intégration. Et puis, l'histoire dit – mais je ne suis pas sûr que ce soit vrai, parce qu'à mon avis mon père est devenu catholique aussi par désir d'intégration – en tout cas, l'histoire dit que mon père avait un besoin de religion, qu'il voulait devenir juif, qu'il est allé à la synagogue parler au rabbin, mais que c'était tellement difficile de devenir juif qu'il n'a pas réussi. Et là, il a rencontré un curé d'origine juive, qui lui a dit : « C'est la même chose. » Et il s'est converti au catholicisme. Ce qui est étrange, c'est qu'il est devenu très religieux mais que je ne l'ai pratiquement jamais vu entrer dans une église. Sa manière de vivre sa religion, c'était de s'enfermer dans la salle de bain pendant deux heures chaque matin, à lire des livres pieux. Ce qui est une manière juive de pratiquer la religion... Il lisait saint François de Sales, des choses comme ça. Je pense qu'il n'osait pas entrer dans l'église, il considérait qu'il n'avait pas le droit d'y entrer. Donc, quand j'avais onze ou douze ans, on allait tous les dimanches à la messe du soir à Saint-Sulpice et on restait tous dans la voiture, le temps de la messe. On restait en silence dans la voiture, pendant une heure. Quelquefois les enfants entraient, mais ni ma mère ni lui ne rentraient dans l'église.

Mon père était beaucoup plus pieux que ma mère. Ma mère était plutôt catholique par éducation. Je pense que mon père était un homme mystique. Il était très étrange : adorable, mais totalement en dehors de la vie. Je ne l'ai jamais vu avoir trois centimes sur lui, il ne savait pas ce que c'est que d'avoir de l'argent. Je ne l'ai jamais vu aller à la poste tout seul, jamais vu marcher seul dans la rue, jamais vu prendre une décision, quelle qu'elle soit. Le matin, on l'accompagnait, ma mère et moi, à l'hôpital Laennec où il était médecin, et on restait trois heures rue Vaneau, à l'attendre dans la voiture. S'il sortait dans l'après-midi pour aller voir un malade, on l'accompagnait à

nouveau. Il était totalement en dehors de la réalité, assez bon médecin, je crois, très attentif aux gens, très sensible, très tourné vers ses malades. À un moment, il n'a plus pu supporter de voir des malades : quand quelqu'un était vraiment très atteint, ça l'affectait trop. Il s'est alors spécialisé dans ce qu'il appelait les « petits mentaux », c'est-à-dire des gens qui ont de petits troubles mentaux, entre troubles physiques et psychologiques. Pas vraiment psychiatre, pas vraiment psychothérapeute. À la fin, il s'est beaucoup occupé des jeunes scolaires. Enfin, des choses un peu à côté de la pratique médicale, qui était pour lui trop dure.

C. G. : Pourquoi ton père ne sortait-il jamais seul ? Par angoisse ?
 C. B. : C'était la coutume familiale : personne ne sortait seul, sauf Luc. Moi, je suis sorti seul pour la première fois à dix-huit ans. On avait une vision de la vie comme étant extrêmement dangereuse, tellement dangereuse qu'il fallait faire attention à tout. Nous avions une grande maison rue de Grenelle, et nous dormions tous dans la même chambre, les parents dans le lit et les enfants par terre. J'ai dormi par terre jusqu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, dans un sac de couchage. Le soir, on mettait les sacs de couchage à même le sol, autour du lit des parents. C'était considéré comme dangereux de se séparer, on faisait une sorte de campement au sein de la maison. J'en ai voulu plus tard à ma mère, d'avoir fait régner cette angoisse. Elle aurait sans doute pu avoir des cannes, mais elle préférerait avoir ses fils pour cannes. Le fait qu'elle ne pouvait pas marcher était un moyen de tenir son monde, elle nous tenait en ayant besoin de nous continuellement et en mettant toute la famille dans un état d'inquiétude permanente. Seul Luc s'est échappé un peu, mais mon vieux frère et moi étions complètement sous sa dépendance, comme mon père.

Je pense que j'ai eu vraiment énormément de chance d'être un artiste, parce qu'on vivait dans un sentiment général de danger, de peur de la vie. J'ai vécu toute mon enfance avec des histoires de survivants, tous les amis de mes parents s'étaient cachés, revenaient des camps, on vivait dans cette ambiance. Je ne sais pas ce qui, dans cette angoisse, était lié au traumatisme de la guerre, ce qui était lié à la polio de ma mère et à une sorte de folie que rien ne lui échappe, parce qu'elle ne pouvait pas marcher, ou à une sorte d'autre folie de mon père, qui était tellement en dehors du monde – aucun désir, aucun ami, rien... Je ne lui ai jamais connu un ami, je ne l'ai jamais vu aller au café, ça n'existait pas. Sa vie consistait à lire des livres pieux, aller à l'hôpital, travailler, lire beaucoup de médecine, rien d'autre, aucune vie. Et faire ce que ma mère lui disait. Ma mère aimait beaucoup voyager, donc on partait en voyage, en dormant tous dans la voiture, à cinq personnes dans la même voiture. Une voiture tout à fait ordinaire, une vieille traction et après ça une R16, dans laquelle on s'entassait. Comme on ne voulait pas s'arrêter dans les campings, on dormait dans les rues. Alors, forcément, la police nous arrêtait très souvent. On a dormi dans la rue aux États-Unis, sur la place du Bolchoï à Moscou, partout dans le monde. Nous ne faisons pas ça pour des raisons économiques, mais parce que ma mère avait beaucoup de mal à entrer dans un hôtel, elle voulait voyager en évitant d'aller à l'hôtel. Et aussi, certainement, par contentement d'être tous ensemble. Je me souviens que je dormais sur la banquette avant, les flics braquaient leur lampe pour regarder, j'avais toujours très peur – les autres étaient plus cachés, à l'arrière on les voyait moins... On restait comme ça un mois en vacances, sans se laver. On était en haillons, on sentait mauvais, ça provoquait toutes les histoires

qu'on peut imaginer! Mon père, qui était spécialiste d'hygiène, avait une théorie que je pense vraie, et que j'ai gardée pour moi-même: «Il faut être sale dans un monde propre», car la saleté protège. Il faut vivre dans un monde propre, mais il faut soi-même être sale, pour ne pas attraper les maladies. Chez nous, il y avait cette tradition de ne se laver que rarement. Ça a beaucoup frappé Annette la première fois que je l'ai invitée à dîner quand je l'ai rencontrée – mon père m'avait dit qu'à la fin du repas il fallait s'essuyer les mains dans les cheveux, pour avoir de beaux cheveux –, c'était à la Coupole et quand elle m'a vu faire ça, elle a été très surprise! Mais sur moi ça n'a pas marché, parce que j'ai tout de même perdu mes cheveux... Pour les médecins qui exerçaient à l'hôpital avec mon père, mes parents étaient vraiment des extravagants, c'est pourquoi ils n'avaient aucun ami dans ces milieux-là. À côté de ça, mes parents étaient des gens remarquables et j'ai eu une enfance très heureuse. Avec une grande liberté, par exemple de ne pas aller à l'école. Au fond, je crois qu'ils étaient ravis que je n'y aille pas... Jean-Élie n'est pas allé à l'école à cause de la guerre, il y est allé après-guerre, à quatorze ou quinze ans. Luc y est allé, mais il a eu de grandes périodes sans. Il travaillait mieux que moi, il travaillait en dehors de l'école, moi j'ai vraiment arrêté de travailler.

C. G. : Est-ce que tes parents se sont remariés après la guerre?

C. B. : Oui. J'ai assisté au mariage, mais je ne m'en souviens plus, je devais avoir un an et demi... Il y a une histoire familiale étrange: je ne suis pas inscrit sur le même livret de famille que mes deux frères. Et on dit – Annette dit que c'est faux, moi je crois que c'est vrai – que je suis né de mère inconnue. Ce qui est extrêmement rare! L'histoire dit que ma mère m'a mis au monde chez elle, plus ou moins accouchée par mon

vieux frère, et que, la première fois que mon père est sorti de la maison, il est allé à la mairie, pour faire enregistrer la naissance. Il a dit : « Je suis divorcé », on lui a demandé s'il avait un papier de la mère, il n'en avait pas, et donc ils ont inscrit « mère inconnue ». J'aurais ensuite été reconnu par ma mère au moment du remariage... Tout ça est une histoire plus ou moins mythique, mais ce qui est vrai, c'est que je m'appelle Liberté. Je m'appelle Christian-Liberté. La règle de la famille était que chacun des enfants ait un nom juif et un nom chrétien. Mes frères s'appellent Jean-Élie et Luc Emmanuel. Moi, je m'appelle Christian et je n'ai pas de prénom juif, mon second prénom est Liberté. Quand j'étais gosse, on me disait toujours : « Liberté, sois sage », « Liberté, fais pas le con »...

C. G. : Pourquoi tes parents vivaient-ils dans un milieu juif, alors qu'ils avaient ce grand désir d'intégration ?

C. B. : Ce désir d'intégration s'était tout de même beaucoup détérioré au moment de la guerre. Les collègues médecins de mon père avaient tous signé pour qu'il n'ait plus le droit d'exercer, tous les amis se sont détournés. Dans la famille de ma mère, certains ont été collaborateurs, d'autres un peu moins... Tout leur monde construit, de bourgeois français, vaguement catholique, s'est totalement écroulé. Ils ont vu que ce monde était faux. Que ça ne servait à rien d'avoir la croix de guerre – ma grand-mère se promenait avec sa croix de guerre avec palmes épinglée sur son étoile jaune... Ils ont été complètement cassés par le fait d'avoir tellement voulu être français et de voir brusquement que ça ne servait à rien. À la maison, on avait l'étoile jaune de mon père. L'autre jour, au musée d'Orsay, on m'a donné un badge qui était un carré jaune, en me disant : « Mettez-le là. » Subitement je me suis dit que c'était inimaginable de porter ça sans que personne ne proteste.

La rentrée sous terre de mon père a dû se produire en 43, je pense, et ils ont vécu avant cela une période de deux ans durant laquelle les choses sont progressivement devenues interdites, où la vie s'est restreinte, où le danger est devenu de plus en plus grand. Il y a eu aussi des histoires, comme l'histoire du chat : il y avait une loi vichyste qui interdisait aux juifs d'avoir un animal domestique. Un jour, notre chat a fait pipi chez le voisin, un voisin très gentil, que mes parents connaissaient depuis des années. Le voisin est arrivé en disant : « Si vous ne tuez pas le chat ce soir, je vous dénonce à la police et vous serez embarqués. » Et ils ont tué le chat. Cette histoire m'est toujours restée, parce que je pense que si tu donnes le pouvoir à quelqu'un, il l'utilise, et si tu donnes à ton voisin le pouvoir de tuer, il te tue. Ce n'est pas pour ça qu'il est méchant, mais c'est dans la nature humaine. Et donc, l'univers normal de mes parents s'est effondré. Après-guerre, ma mère est devenue proche du Parti communiste. Mon père n'a jamais adhéré, mais ma mère était proche du Parti, et ils se sont complètement marginalisés par rapport au milieu bourgeois français classique. Les amis de mes parents étaient à 80 % des juifs survivants, des déportés, et presque tous étaient communistes.

C. G. : Pourtant, ils t'ont fait baptiser.

C. B. : Et ils ont continué à aller à la messe jusqu'à la fin, mon père était vraiment très croyant.

C. G. : Et toi, es-tu allé au catéchisme ?

C. B. : Oui, j'étais très bon au catéchisme, c'est même la seule discipline dans laquelle j'étais bon !

C. G. : Et on t'appelait quand même « le petit rabbin »...

C. B. : Oui ! Il y avait à la fois le sentiment d'être très margina-

lisés, dans un monde très hostile, et en même temps d'être le sel de la terre. Tout le monde était très intelligent à la maison, ma mère était écrivain et, même si je ne faisais rien, je n'ai jamais douté qu'un jour je ferais une grande chose. Je crois que les juifs et les artistes ont ça en commun, ils sont à la fois refusés des hommes et élus de Dieu. Et je pense que ce sentiment d'être le dernier des hommes et en même temps élu fait l'artiste.

C. G. : Comment ta mère a-t-elle vécu pendant la guerre, puisque ton père ne travaillait plus ?

C. B. : Elle avait hérité de sa marraine une grande maison et une dizaine de fermes, et elle a vécu grâce à ses paysans qui ont été remarquables. Elle a vendu des terres, je ne sais pas bien. C'est pour ça aussi qu'ils avaient divorcé, pour que l'argent de ma mère ne soit pas confisqué.

C. G. : Est-ce que quand tu étais jeune ton frère Jean-Élie t'a raconté la guerre, puisqu'il était déjà grand à l'époque ?

C. B. : J'ai vécu complètement là-dedans, à partir de ma naissance. C'était l'unique sujet de conversation, c'était extrêmement présent, surtout chez ma mère et chez ses amis. Il y avait aussi, forcément, des centaines d'anecdotes. Pour ma mère, c'était une période durant laquelle elle avait été héroïque, et pour quelqu'un qui ne pouvait pas marcher, ça correspondait à un moment où elle avait pu être dans l'action, sauver quelqu'un. Les périodes de guerre sont parfois des périodes où les gens se révèlent. J'avais un parrain juif, bourgeois, médecin, et il s'est révélé être un faussaire de génie pendant la guerre... Maintenant, tout ça est passé, mais après-guerre la bourgeoisie juive était plus sympathique que la bourgeoisie « normale », parce que ces gens savaient que tout pouvait leur être enlevé à

chaque instant, alors que la bourgeoisie française pense ordinairement que les choses sont là pour toujours. Donc tous ces gens avaient cette sorte de fragilité. La guerre, le fait d'être juif sont les choses les plus importantes qui me soient arrivées dans ma vie. Et cela, sans avoir vécu la guerre, sans vraiment être juif : je suis un enfant de la Shoah plutôt qu'un enfant du judaïsme. Mais même si je m'en défends, si je refuse de participer à des expositions sur la Shoah, si ça me pose un réel problème d'exposer dans un musée juif, c'est sans aucun doute l'événement principal qui a totalement conditionné ma vie. Je pense que c'est un événement tellement exceptionnel, tellement non compréhensible que, sachant ça, tu ne peux pas vivre de la manière dont on vivait avant. Tu as le sentiment que tout est en désordre, que les hommes sont mauvais... Soit ça te donne une tolérance générale, soit une haine du monde. D'une certaine façon, je ne me suis jamais remis de la Shoah.

C. G. : Étant né à la toute fin de la guerre, à quel âge as-tu pris conscience de la Shoah ?

C. B. : Dès trois ou quatre ans. La cachette de mon père était toujours là, comme une sorte de fantôme, c'était un endroit très sale, très noir. Et le retour des déportés a dû se faire quand j'avais deux ou trois ans. C'était très présent. Il y avait en même temps, comme souvent chez les juifs, une sorte de fierté et une sorte d'inquiétude, presque de honte. Le fait de dire qu'on était juif n'était pas anodin, c'était toujours dangereux. C'était encore : « On ne sait jamais. » En tout cas, j'ai été élevé comme ça. Je pense que très souvent les vies d'artistes sont marquées par une chose originelle, moi, ma vie a été marquée par ça. J'ai lu très peu de livres, mais beaucoup sur la déportation. Comme toujours, quand on est confronté à ces témoignages, il y a en même temps une fascination pour la mort, pour ces

images, une fascination morbide. J'ai parlé de ça récemment avec Rithy Panh qui a fait le film sur le génocide au Cambodge. Il me disait que pendant des années il avait conservé la photographie d'une femme qui avait été tuée, qui devait avoir trente ans de plus que lui, et qu'il la regardait chaque soir. Quand j'avais douze ou treize ans, je passais ma journée à regarder les gens dans la rue, et comme je savais qu'il y avait eu six millions de morts dans les camps, je les comptais et je me disais : « Tous morts. » Pour essayer de comprendre ce que c'était que six millions. Maintenant, je suis plus vieux, j'ai intellectualisé les choses, il y a eu de nouveaux génocides... mais je reste très marqué par le souvenir de cette guerre.

C. G. : Quel souvenir as-tu de la guerre d'Algérie ?

C. B. : Ça m'a marqué parce que Jean-Élie est parti en Algérie. Il a d'abord été combattant, puis il n'a plus supporté. Comme il était agrégé, il a pu, grâce à une connaissance de mon père, être rappelé à Alger pour réécrire les discours de Lacoste. C'est comme ça qu'il a rencontré Bourdieu, qui faisait la même chose que lui. Il est resté là deux ans, et comme nous étions très liés, je suis allé en Algérie quatre fois pendant cette période, passer des vacances. J'avais quatorze-quinze ans à l'époque, c'était le début de la guerre. Et Luc, très jeune, a soutenu le FLN. Ce qui, chez nous, était une chose normale, admise.

C. G. : Puisque tu n'allais pas à l'école durant ton enfance, que faisais-tu ?

C. B. : Tous les matins, j'accompagnais mon père à l'hôpital. Je comptais les voitures. Je connaissais tous les gens de la rue, je savais exactement à quelle heure ils passaient, mais eux ne me connaissaient pas. Je faisais des plans... Vers douze ans, je

guettais une fille à qui je n'avais jamais parlé, je l'attendais pendant des heures, ça m'occupait.

Et puis, il y a eu un fait nouveau à l'âge de treize ans. J'ai fait un petit objet en pâte à modeler, comme en font les enfants débiles, et Luc m'a dit : « C'est joli ce que tu as fait... » À partir de là, j'ai décidé d'être artiste. J'ai compris que comme je ne savais vraiment pas écrire, je pouvais faire quelque chose dans ce domaine. Très vite, j'ai commencé à faire des travaux sur papier, et puis, comme je suis très actif, j'ai peint un grand nombre de tableaux – il y en a au moins deux cents ! C'étaient d'immenses tableaux, peints sur des panneaux de contreplaqué ou d'isorel qui faisaient 1,50 × 2 m, certains faisaient même 3 × 4 m. Il en reste deux rue de Grenelle. Au début, je peignais à l'huile, et ensuite j'ai peint à la gouache. À cette époque, je n'ouvrais pas la bouche, je pouvais passer quatre heures sans dire un mot. J'étais vraiment étrange. Heureusement, mes parents ne m'ont pas envoyé chez le psychiatre... Une fois, ils ont essayé de m'emmener chez un psychologue, mais ça n'a pas marché.

C. G. : Ton père exerçait en tant que psychologue, qu'est-ce qu'il en pensait ?

C. B. : Lui-même était un peu comme ça. Je ne sais pas ce qu'il pensait. Mes parents n'ont jamais rien fait pour me médicaliser. Je restais terré à la maison, je jouais beaucoup aux petits soldats – ce que j'ai continué à faire jusqu'à l'âge de trente-cinq ans –, j'avais des centaines de petits soldats, je passais des heures à jouer. Un monde très schizophrène, enfermé dans des histoires à soi. Quand Luc a quitté la maison, j'étais très seul. Donc je m'occupais.

C. G. : Tu n'as pas encore fait allusion à ta sœur. Elle est beaucoup plus jeune que toi ?

C. B. : Moi, je désirais assez avoir une sœur. Luc est parti tôt et, même si on avait cinq ans de différence d'âge, ça m'a marqué et je me suis assez vite ennuyé à la maison. En tout cas, c'est ce que pensait ma mère – et elle désirait avoir un autre enfant... Ils étaient trop âgés pour avoir un enfant réellement, donc ma sœur est une enfant adoptée. Ça a été une bénédiction pour tout le monde, c'est une fille charmante, adorable.

C. G. : Dans quel environnement avez-vous vécu avec ta famille ; est-ce que, dans les années 1960, vous aviez tout le « confort moderne » ?

C. B. : On avait tout ça, on était une famille bourgeoise, on a eu la télé très tôt. Mais on était quand même très « intellectuels de gauche », vaguement militants. Ma mère était communiste... Mais les communistes du VII^e arrondissement, c'est un communisme plutôt spécial. Son groupe était principalement constitué de vieilles dames juives. Ils ont été ravis le jour où ils ont recruté un concierge, c'était le seul prolétaire qu'ils aient jamais trouvé ! Comme ma mère était écrivain, elle fréquentait des intellectuels, généralement très fauchés, et communistes.

C. G. : Est-ce que vous regardiez souvent la télévision ?

C. B. : Moi, énormément. Je regardais la télévision tout le temps. Je regardais tout, tout. Je me souviens des émissions de cuisine de Raymond Oliver... Je me souviens même que, quand j'allais encore à l'école, je faisais mes devoirs en regardant la télévision. Je passais ma vie devant la télévision, généralement avec ma grand-mère, qui habitait à la maison.

C. G. : Étais-tu doué de tes mains ?

C. B. : Non, pas tellement. Avant ce petit objet en pâte à modeler, je n'avais rien fait. Et je ne suis pas bricoleur du tout. J'ai eu mon grand choc artistique lorsque j'ai fait ma première communion : je devais avoir treize ans et on m'a offert plein de livres de piété, avec des illustrations de peintures. Ça a constitué ma principale source d'inspiration pendant des années. J'avais deux sujets de prédilection : le Massacre des innocents et l'entrée des Turcs dans la ville de Van. Dans les deux, il y avait l'idée de massacre, j'aimais beaucoup les massacres. Je peignais toujours des scènes d'horreur, de guerre, avec plein de personnages, beaucoup de sang.

C. G. : Est-ce que la question de l'art était importante pour tes parents ?

C. B. : Oui et non, je crois qu'ils avaient assez mauvais goût en art. Ils ne fréquentaient jamais les musées ou très peu. Ils allaient quelquefois dans une mauvaise galerie rue Saint-Placide, dans le genre post-impressionniste, et ils avaient quelques amis peintres. Il y avait par exemple un peintre hongrois dans le genre post-cubiste un peu surréaliste, auquel ils achetaient par gentillesse un tableau par an. Donc ils savaient ce que c'était, mais ils n'étaient pas amateurs. Ils avaient plus de goût pour la littérature que pour la peinture. Enfant, je suis allé énormément au musée du Louvre, mais je ne pense pas être allé au musée d'Art moderne. Mon vieux frère nous emmenait, Luc et moi, au musée du Louvre tous les dimanches. Luc à l'époque était peintre, il faisait des tableaux, c'était le peintre de la famille... Jean-Élie était un saint, c'est lui qui nous trouvait des occupations. Par exemple, il prenait des cours d'anglais et il m'emmenait à ses cours. Emmener un gosse de huit ans à ses cours, pour un type qui devait en avoir vingt-trois, personne

n'aurait fait cela! Je me revois assis sur un banc, dans un coin de l'amphithéâtre. Il suivait les cours, et il me reprenait après. On avait quatorze ou quinze ans de différence, et il s'occupait de moi, il me transportait partout, pour ne pas me laisser seul...

Faire de la peinture m'a donné une sorte de fonction. Avant je n'avais aucune fonction, je n'allais pas à l'école, j'étais schizophrène, je ne parlais pas... J'ai une qualité, je pense, c'est d'être très actif. On allait au marché avec mon vieux frère, on ramassait des grandes planches de bois et je peignais toute la journée. Dès qu'un tableau était fini, j'en commençais un autre. À tel point que Jean-Élie, très gentiment, pour que j'apprenne quelque chose pendant que je peignais, restait avec moi et me parlait anglais. J'ai appris à parler anglais comme ça, en peignant et en parlant avec lui. Très tôt, mes parents ont vaguement essayé de montrer mes peintures à des gens. Ça a été catastrophique! Ils les ont montrées notamment à Denise René – qui m'en a reparlé il y a quelques années – parce que mon père soignait le père de Denise René. Il lui a dit: «J'ai un fils qui peint, vous ne voulez pas venir?» Je faisais une peinture dans le genre expressionniste naïf, qui n'était pas vraiment faite pour lui plaire! Elle lui a dit: «C'est absolument lamentable, il vaut mieux qu'il ne fasse pas de peinture.» Ensuite, j'avais un parrain juif qui collectionnait l'art du genre «peintres témoins de leur temps», et il m'a emmené dans une galerie post-impressionniste, la galerie Drouan, mais ça n'a rien donné. Donc, ils essayaient de montrer mon travail à des gens, mais ils ne connaissaient pas les milieux artistiques, ou pas les bons... Mon père ne savait absolument pas ce que pouvait présenter Denise René, il savait seulement qu'elle avait une galerie. J'ai continué à peindre énormément. Et puis une amie de ma

mère, une vieille dame juive, lui a dit un jour: «Ton fils est un imbécile, il ne fera jamais rien, c'est un très mauvais peintre. Il faut qu'on ouvre une galerie toutes les deux. Comme ça, il apprendra le métier et il pourra peut-être plus tard ouvrir sa propre galerie.» Elles ont donc ouvert une toute petite galerie rue de Verneuil, Les Tournesols, qui ne montrait que de l'art yiddish... Il y a toute une tradition de peinture yiddish, des peintures un peu sous-Chagall qui se vendent à la communauté. J'avais déjà vingt ou vingt et un ans, je commençais à sortir seul et donc j'allais garder la galerie. Comme il y avait deux petites salles, je peignais en même temps dans l'arrière-salle. J'avais commencé la peinture à treize-quatorze ans, donc j'avais déjà derrière moi une production énorme. Et puis, à un moment, j'ai compris que l'art yiddish était une des choses les plus laides au monde!

C. G. : L'art yiddish n'était pourtant pas la culture de ta mère...

C. B. : Oui, c'est vrai, mais on lui avait proposé de faire ça. Et puis, quand on était petit, c'était toujours ma mère qui nous disait: «Dites que vous êtes juif», et non mon père, qui nous disait au contraire: «Ne le dites jamais, vous êtes français.» C'est ma mère qui nous emmenait dans le quartier juif, rue des Rosiers, acheter de la nourriture juive. Elle était beaucoup plus proche des juifs que mon père, pour qui être juif était une chose tellement lourde et tellement dangereuse qu'il valait mieux ne pas en parler.

C. G. : Quel genre de livres écrivait ta mère?

C. B. : Je crois que c'était une bonne romancière, elle écrivait sous le pseudonyme d'Annie Luran. Je n'ai jamais lu ses livres. Elle a écrit trois ou quatre livres un peu autobiographiques, publiés chez Plon, sur son enfance, sur le moment où elle a eu

la polio... Après cela, elle est devenue communiste et elle a publié chez les Éditeurs français réunis, qui étaient la maison d'édition du Parti, des « livres vérité », entre sociologie et interviews retravaillées – sur les immigrés en France, les domestiques, etc. Plus tard, elle a écrit un livre, très bien je crois, sur sainte Thérèse. Elle était considérée comme un bon écrivain, elle faisait partie des écrivains dont on parlait. Elle écrivait la nuit, dans le salon, pour ne pas nous déranger.

Donc, dans cette galerie, au bout de six mois, j'ai pris le pouvoir. J'ai dit à ma mère et à la vieille dame : « Je veux diriger la galerie tout seul. » Nous sommes allés avec mon vieux frère voir quelques salons de peinture, notamment le salon de la Jeune Peinture, et je notais les noms des peintres que j'aimais bien. Puis je leur écrivais : « Monsieur, je voudrais vous exposer... » Il y en a un qui s'appelait Bonneville, un autre Mollien, j'ai exposé aussi une fille qui était la petite amie de Restany, une expressionniste américaine qui me semblait une grande vedette, dont j'ai oublié le nom. Et je me souviens que Restany, saoul, avait fait pipi sur la porte de la concierge, ce qui avait fait un grand drame ! J'ai exposé aussi Jean Le Gac, deux fois. Il faisait de la bonne peinture, pop-poétique, si on veut. J'ai connu au même moment Monory, Rancillac... Ça a duré un an et demi, mais comme ça coûtait de l'argent, mes parents ont fermé la galerie. Ils ont ensuite trouvé un monsieur très gentil, qui leur a dit : « Votre fils est un incapable, je veux bien le prendre dans ma galerie, mais il faudra me donner de l'argent car il va me faire perdre du temps. » Mes parents payaient pour que je travaille dans cette galerie, c'était comme un apprentissage. En vérité, je n'ai fait que nettoyer le sol. Sa galerie était près de la place Vendôme, et il vivait principalement de vues de Deauville peintes par un artiste de Zagreb

qui n'était jamais allé à Deauville... Il aimait bien la peinture naïve, et il a un peu travaillé avec Arroyo, qui faisait de la peinture naïve au départ. Je suis resté là un an, et ça a été la fin de mes déboires avec les galeries. Mais tout ça a beaucoup compté, parce que c'est le moment où j'ai commencé à sortir, à parler avec les gens, à tomber amoureux... Ça a été une période très importante de ma vie, très déterminante.

C. G. : Tes parents n'ont pas eu l'idée de t'envoyer dans une école d'art ?

C. B. : Je n'en étais vraiment pas capable. J'ai été un an à l'académie Julian, où ça s'est très mal passé. J'étais détesté par les autres, je n'arrivais pas à dessiner un plâtre... J'ai pris des leçons particulières, mais je n'arrivais toujours pas à dessiner. Après ça, j'ai suivi un atelier pendant un an à la Grande Chaumière, avec un peintre très gentil qui s'appelait Aujamme qui, lui, me considérait bien et m'a aidé. C'était juste avant que j'aie la galerie. Mes études artistiques ont été légères et je n'ai même pas essayé d'entrer aux Beaux-Arts. Je savais à peine écrire – écrire une lettre était une douleur. Il y avait les fautes d'orthographe, mais même tracer des lettres m'était très difficile. J'étais trop particulier pour penser passer un examen. J'ai eu ma première partie de bac, mais au bout de la troisième fois. J'avais suivi une scolarité très bizarre. J'étais inscrit au cours par correspondance et le matin, quand j'étais dans la voiture, rue Vaneau, ma mère me dictait les devoirs lettre par lettre – elle épelait et je traçais les lettres. On avait un certificat disant que je n'étais pas apte à aller à l'école et que j'étais plus ou moins paralysé. Ça a un peu agi pour le bac. En plus, il s'est passé une chose très étrange et miraculeuse. Il y avait chez nous la cachette de mon père. Mon vieux frère, pendant la guerre, avait un professeur qui lui donnait des cours particu-

liers. À la Libération, ce prof arrive en disant : « Je suis poursuivi par les FFI parce que j'étais collaborateur, pouvez-vous me cacher ? » Et pendant deux jours, mes parents l'ont caché. Ensuite, plus aucune nouvelle. Je passe pour la troisième fois mon bac, et nous recevons un coup de téléphone nous disant : « J'ai rajouté trois points pour que votre fils puisse aller à l'oral, comme ça nous sommes quittes. » C'était lui, il avait reconnu notre nom, et comme il ne me manquait pas beaucoup pour passer l'oral... Mais, pour la deuxième partie, le bac philo, ils m'ont dit que ce n'était pas la peine d'essayer !